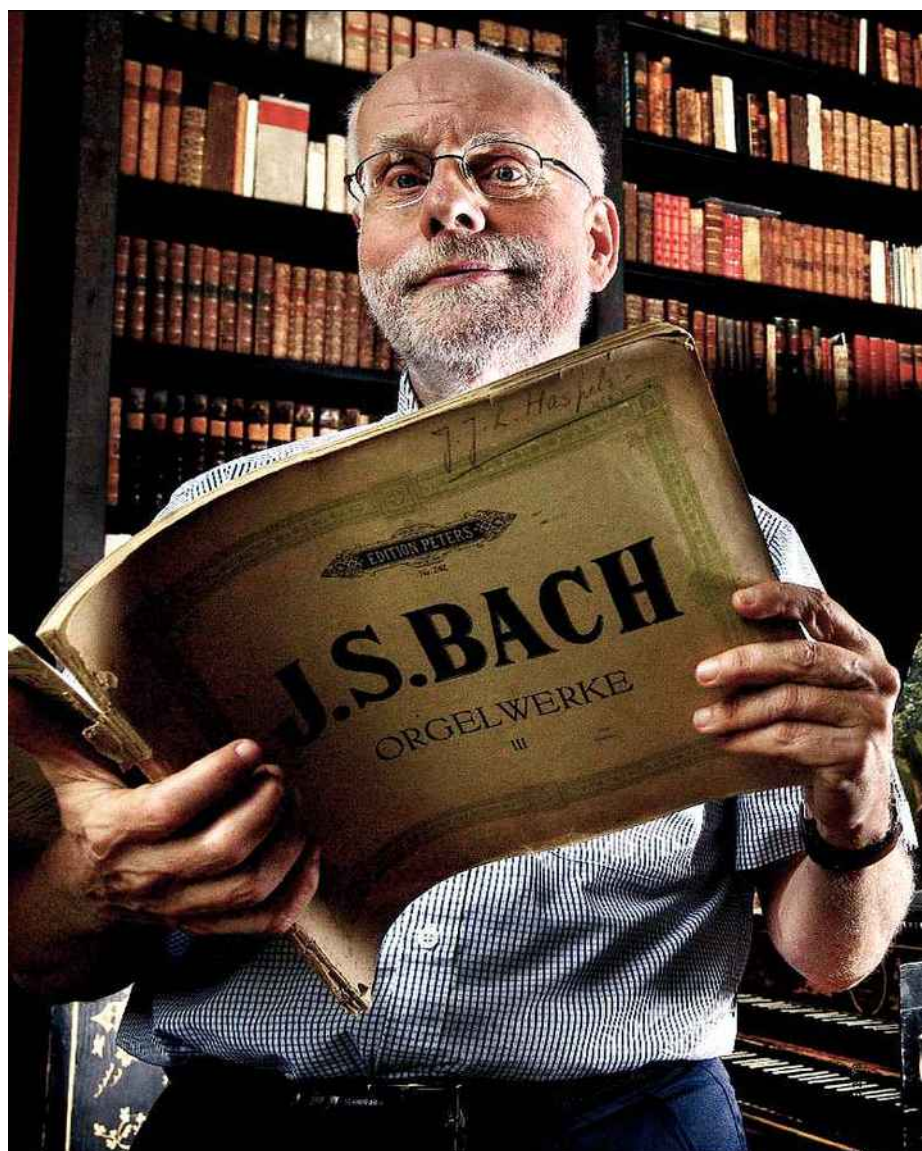


# Les uns, les autres

UNE RUBRIQUE DIRIGÉE PAR JEAN-GABRIEL FREDET

## Ton Koopman Le bon Ton

Le claveciniste et chef d'orchestre, enfant terrible du baroque, est devenu un érudit et un collectionneur avisé, mais paie le prix de sa liberté *par Jacques Drillon*



**D**epuis qu'il n'a plus sa crinière folle, Ton Koopman a moins l'air d'un professeur Nimbus. Mais il est resté le même bourreau de travail : improvisateur brillant, claveciniste, organiste, il fait de la musique de chambre, enseigne le clavecin à La Haye, la musicologie à Leyden, édite des partitions, dirige son orchestre et son chœur, l'Amsterdam Baroque, mais aussi des formations modernes, à Chicago, Amsterdam, Paris, Boston, Berlin... Et pourtant il vit dans une petite ville pas stressée du tout, non loin d'Amsterdam, un quartier de grandes maisons cossues posées sur de vastes jardins, et séparées par des rues tranquilles où roulent plus de vélos que de voitures. Deux clavecins sont là, l'humidificateur ronronne. Tout paraît calme, à jamais. Poussé dehors avec sa famille par l'abondance de livres, il a dû quitter les vieux canaux d'Amsterdam, où son maître Gustav Leonhardt vit toujours. Tout autour de lui, et sur une assez grande hauteur, la bibliothèque.

Ton Koopman est un bibliophile impénitent. Il achète plus qu'il ne vend, malgré son nom (*koopman* veut dire marchand) : « On me téléphone du monde entier, on me propose des livres. Plus cher que la normale. Je résiste parfois : les prix montent... J'ai acheté le premier livre de Couperin, puis deux fois plus cher le deuxième et le troisième, et quatre fois plus cher le quatrième. Je n'achète pas de livres pour investir — mes enfants le verront peut-être sous cet angle —, mais parce que je les aime, que je les lis, et que j'en ai besoin. J'ai beaucoup de partitions, de traités anciens et de littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. » Il vous parle d'un gros traité de Cerone, qui date du début du XVII<sup>e</sup> : « Très rare ! Presque tous les exemplaires se sont perdus dans le naufrage du navire qui les transportait, entre l'Italie et l'Espagne. » Il ajoute, triomphalement : « Et je l'ai trouvé à Paris ! » Il sort ses manuscrits rares, l'édition originale du livret de la « Passion selon saint Matthieu » de Bach, montre ses vieux volumes hollandais, assez fier somme toute que son pays ait été jadis le berceau d'une activité éditoriale libre. Possède-t-il des

## BRÈVE RENCONTRE AVEC...

# Bénabar

## En haut, à gauche

Il a fini par l'obtenir, son statut de chanteur populaire : sorti en 2005, « Reprise des négociations » s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires (disque de diamant). Encore un pas dans la bonne direction pour celui qui depuis toujours rêve de devenir un Joe Dassin ou un Michel Delpech. En racontant nos petites histoires, en nous faisant sourire, le nouvel apôtre de la chanson réaliste doit maintenant transformer l'essai avec « Infréquentable » (Jive-Epic), un album dans la ligne de ses prédécesseurs. Bénabar, qui a réalisé quelques courts-métrages dans le passé, tente aussi sa chance au cinéma : l'année prochaine, il sera à l'affiche d'« Incognito », une comédie d'Eric Lavaine. Pour l'instant son disque est, comme prévu, en tête des ventes.



Olivier Rollet/Féliciepho

**Le Nouvel Observateur.** – *La chanson populaire ne serait-elle pas en voie de disparition ?*

**Bénabar.** – Le temps nous le dira, il en faut pour laisser aux gens la possibilité d'associer leurs souvenirs aux chansons de leur époque. Je pense qu'un jour, quand ils réécouteront « C'est quand le bonheur ? » de Cali, ça leur rappellera ce qu'ils ont vécu au moment où ils l'ont découverte. Moi, je ne cible pas mon public, je ne suis pas élitiste, je veux m'adresser au plus grand nombre. L'inverse serait absurde, d'ailleurs. Il y a une ambiguïté entre « populaire » et « populiste ». Dès qu'on se veut populaire, on est suspecté de renoncer à toute ambition artistique et de vouloir racoler. Mais Gainsbourg, l'un de mes modèles, n'était-il pas un chanteur populaire ?

**N. O.** – *Êtes-vous consensuel ?*

**Bénabar.** – Je ne le crois pas, je ne l'espère pas. Je me suis toujours positionné politiquement sans craindre de perdre du public. Donc je ne suis pas consensuel puisque j'affiche mes opinions. En revanche, les valeurs très françaises que

je défends dans mes chansons, comme l'amitié ou la famille, le sont.

**N. O.** – *Vous dites souvent que vous êtes un chanteur de gauche. Qu'est-ce que ça signifie ?*

**Bénabar.** – Pas grand-chose. Si je l'ai souvent clamé, c'était pour éviter tout malentendu. Dès qu'on commence à exister médiatiquement, il faut annoncer la couleur, donner les grandes lignes de sa personnalité. Je suis convaincu que plein de gens de droite aiment Renaud parce qu'ils savent à qui ils ont affaire.

**N. O.** – *Si vos chansons parlent tant aux gens, c'est notamment parce qu'elles racontent des histoires qu'ils ont vécues...*

**Bénabar.** – Je pense que nous sommes nombreux à vivre les mêmes histoires, nos vies se ressemblent souvent : des copines en galère sentimentale, on en connaît tous. Quand je fais un patchwork d'histoires arrivées à deux ou trois personnes de mon entourage, d'autres s'y retrouvent fatalement. Mais si je m'inspire de faits réels, au moment d'écrire je change le prénom. Ça m'évite de tomber dans le pathos ou l'impudeur.

**N. O.** – *Quand vous parlez de vos influences, vous évoquez toujours les artistes de l'époque des Carpentier. Vos goûts artistiques doivent bien évoluer un peu !*

**Bénabar.** – Je découvre la musique classique à laquelle je suis arrivé par les grands succès, toutes ces œuvres décriées par les puristes. Je trouve les tubes de Satie, Ravel ou Chopin fascinants, ludiques, accessibles.

**N. O.** – *Et en chanson ?*

**Bénabar.** – J'ai un faible pour Joe Dassin ou Michel Delpech, je les aime vraiment, ce n'est pas une posture, mais j'écoute plus souvent Alain Bashung. Il me touche et m'impressionne par sa capacité à faire d'énormes succès avec des chansons de qualité.

**N. O.** – *Vous auriez préféré être l'invité principal des Carpentier ou de Denise Glaser ?*

**Bénabar.** – Des Carpentier, voyons !

Spinoza originaux ? Il baisse le nez. Non. Pas encore... Quelles langues lit-il ? « *Le néerlandais, très bien ! Et aussi l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, un peu d'espagnol, un peu de latin, mais j'ai tout oublié du grec ; j'ai néanmoins acheté un Homère de 1530 en grec, si joli ! Quand j'étudiais la musicologie à l'université, je pouvais lire Platon dans le texte... Je dis toujours à ma femme que je vais m'y remettre. Elle n'y croit pas trop...* » Chez lui tout est ancien sauf les instruments : « *J'en ai eu, mais il faut constamment les régler... Je n'ai pas le temps. Les copies sont plus stables ! Souvent trop légères, trop faciles, mais on en trouve de bonnes.* »

Koopman tente de respecter les préceptes des vieux traités, « *même s'ils sont contradictoires* », mais joue et dirige avec une liberté folle, une fantaisie sans doute unique en Europe. Il est un pur musicien, pour lequel notes et accords sont un élément naturel : « *Je*

### SES DATES

**2 octobre 1944.**

Naissance à Zwolle (Pays-Bas).

**1979.** Fondation de l'Amsterdam Baroque Orchestra.

**1994-2004.**

Enregistrement des 200 cantates de Bach.

**2003.** Création du label Antoine Marchand.

*suis libre parce que je connais les règles, la limite entre les styles.*

*Alors je prends tous les risques.*

À 12 ans, autodidacte, il était déjà l'organiste de l'église, mais ses jambes étaient trop courtes pour atteindre le pédalier de l'orgue – il ne les a pas très longues, encore aujourd'hui.

Il ne jouait que du bout des pieds et non pas, comme il est habituel, alternativement du talon et de la pointe. Devenu

grand, il a continué comme cela, sans se gêner. « *Ce n'est pas par souci d'authenticité !* », dit-il en riant. Ton Koopman fait ce qu'il veut.

Au lendemain de la fermeture d'Erato et de Teldec, ses deux éditeurs, il fonde son propre label, auquel il donne son nom, traduit en français : « *Antoine Marchand* ». Il poursuit et termine son enregistrement complet des cantates de Bach (67 CD), et il est à mi-chemin de la première intégrale Buxtehude (clavécin, orgue, musique vocale, musique de chambre : 30 CD). « *Mais maintenant je dois chercher de l'argent partout, pour chaque disque. Quand je ne trouve pas de sponsor, c'est moi, le sponsor. J'ai dû hypothéquer ma maison pour les cantates de Bach. Dieu merci, j'arrive au bout des remboursements. Mais je cherche encore 300 000 euros pour finir Buxtehude, un véritable Européen, au tiers italien, français et allemand du Nord...* »

Il travaille très vite, enregistre une douzaine de disques par an, pense aussi vite et parle plus vite encore. Quand il prononce le nom de la ville de Hilversum, on ne sait comment il s'y prend, mais il ne fait entendre qu'une seule syllabe. Des musicologues lui préparent des partitions parfaites des mois à l'avance, et le temps n'a pas le temps de se perdre. En voyage, il lit – et il voyage constamment. « *Un musicien ne doit pas seulement connaître la musique, mais aussi l'époque, la littérature, la civilisation, tout ce qui tourne autour de ce qu'il joue. C'est aussi pourquoi j'aime les vraies éditions anciennes : l'esprit est différent. Les autographes, c'est encore mieux. Un manuscrit de Schubert, regardé comme c'est précis, comme ce crescendo n'est pas tracé comme celui-là... Une édition moderne vous les donnerait identiques.* »

J. Dr.

Carte blanche à Ton Koopman, du 7 au 12 novembre, Cité de la [Musique] ; 01-44-84-45-00.

SOPHIE DELASSEIN